

Introduction

UNE ARME DE PAIX

« *Paix impossible, guerre improbable.* »

Raymond Aron,
Le Grand Schisme (1948)

11 avril 1951. 5 novembre 1956. 27 octobre 1962.
15 octobre 1969. 9 octobre 1973. 26 septembre 1983.
29 août 2017. Autant de journées où le monde a failli
s'embraser et sombrer dans l'apocalypse nucléaire.
Si les six premières dates concernent la période de la
guerre froide, la septième alerte éclate dans un tout
autre contexte. Pour la première fois depuis la fin de la
Seconde Guerre mondiale, un Petit Poucet surgi d'Asie
défie l'ogre américain. Autant menacer un char d'assaut
avec un revolver. Ce qui a été évité contre les Russes
pourrait-il survenir avec les Nord-Coréens ?

Paradoxalement, le degré fantastique de destruction
de la bombe thermonucléaire interdit par définition son
utilisation. Néanmoins, l'arme nucléaire ne peut être dis-
suasive que si l'un ou l'autre des belligérants est prêt à
s'en servir.

Le double message d'Hiroshima

Le 6 août 1945, vers 8 heures du matin, une petite goutte argentée apparaît dans le ciel limpide d'Hiroshima. Apparemment, il n'y a aucun motif d'inquiétude; la population japonaise ne lève même pas les yeux, croyant à un simple vol de reconnaissance.

En réalité, il s'agit d'un bombardier, l'*Enola Gay*. Parti de l'île de Tinian cinq heures plus tôt, il largue sur Hiroshima une bombe de quatre tonnes baptisée Little Boy contenant plus de 64 kg d'uranium 235. Explosant quarante-cinq secondes plus tard à une hauteur de près de 500 mètres, à la verticale d'un hôpital, elle pulvérise la ville dans un rayon de cinq kilomètres autour du point d'impact. Une boule de feu large de 300 mètres et d'une température centrale de 4000 °C s'élève alors dans le ciel d'Hiroshima. Trente mille Japonais meurent sur le coup; leurs corps sont proprement pulvérisés. Puis le ciel s'obscurcit et une épaisse fumée étouffe les survivants. La chaleur est telle que leur peau se décolle, littéralement. Pris d'une soif inextinguible, d'aucuns se plongent dans les rivières ou se jettent dans les bassins et les réservoirs. Pour leur plus grande perte, car l'eau est devenue radioactive.

Au total, on estime à 150 000 le nombre des victimes d'Hiroshima. Trois jours plus tard, le 9 août, une nouvelle bombe atomique américaine, Fat Man, raye de la carte la ville de Nagasaki. Pour les États-Unis, cette double explosion atomique sert autant à précipiter la fin de la guerre contre le Japon qu'à démontrer leur toute nouvelle puissance de destruction à l'Union soviétique.

Trois mois après la reddition de l'Allemagne nazie, la guerre froide entre Washington et Moscou a déjà commencé...

De la chute de Berlin à la chute du Mur

Des conflits régionaux internationalisés aux crises mondiales aiguës, la guerre froide est une véritable partie de poker menteur à l'échelle planétaire, ou une partie d'échecs qui peut à tout instant se traduire en fin du monde nucléarisée. Commencée au lendemain de l'anéantissement d'un totalitarisme, celui de l'Allemagne hitlérienne, elle s'achève avec l'effondrement d'un autre État totalitaire, l'Union soviétique. Un monde où l'éclatement d'une nouvelle guerre serait catastrophique, cataclysmique, si les armes parlaient, une planète où les tensions sont permanentes et les risques de déflagration générale, continuels. D'une certaine façon, les acteurs de la guerre froide ressemblent à ces funambules qui prennent le risque de traverser le vide entre deux gratte-ciel. Leur objectif est de ne pas tomber, mais ils ne peuvent pas tout prévoir – coups de vent, mauvais pas ou malaise passager. Mais à la différence de ces champions de l'extrême, l'épreuve en question ne dure pas quelques minutes, elle s'étend sur plusieurs décennies. Et pour couronner le tout, les acteurs ne sont pas des volontaires d'un jour ou des sportifs patentés : ce sont des dirigeants politiques déterminés, des généraux inflexibles ou des ingénieurs sans états d'âme. Tous sont convaincus du bien-fondé de leur modèle politique ou social ; ils luttent non pas pour anéantir l'adversaire mais pour faire en sorte de continuer à exister. Disparu en 1983, le philosophe Raymond Aron résume en peu de mots le climat qui prévaut pendant cette période : « Paix impossible, guerre improbable. » Un état entre la guerre et la paix qui peut à tout instant basculer dans l'apocalypse. Dans son acception la plus large, la guerre froide commence au lendemain de la chute de Berlin pour s'achever avec la chute du Mur de Berlin. Son histoire à rebondissements préfigure

l'éclatement de l'Union soviétique et l'avènement d'un nouvel ordre international.

Guerre froide: 12 millions de morts!

Pour une guerre qui ne dit pas son nom, l'addition est lourde: 12 millions de morts! Un chiffre sensiblement plus élevé que celui de la Première Guerre mondiale, mais une « guerre » qui s'étend sur une période dix fois plus longue. Elle étale son ombre sur près d'un demi-siècle. Elle se confond aussi avec la décolonisation, la conquête de l'espace, les Trente Glorieuses et le double choc pétrolier des années 1970. Pendant cette période, ô combien fondamentale, le monde s'est métamorphosé, bien plus que pendant les deux mille ans qui ont précédé. À seul titre d'exemple, si, au lendemain de la guerre, la télévision n'existe qu'au stade expérimental, quarante-six ans plus tard, elle inonde 90 % des foyers des pays industrialisés. Quant aux armes à proprement parler, elles ont connu une progression exponentielle. S'élevant à une dizaine de bombes A en 1945, toutes américaines, le stock d'armes nucléaires dépasse allègrement les 60 000 têtes deux générations plus tard. Elles sont alors réparties entre quatre autres nations, outre les USA et l'URSS. Sans compter leur puissance de destruction: là où Little Boy a rayé de la carte la ville d'Hiroshima, l'effet cataclysmique de certaines bombes H est tel que chacune d'elles pourrait raser un pays grand comme la Suisse.

La guerre froide a ses héros, ses martyrs et ses morts, ses moments de frisson et ses périodes de détente. Sur fond d'antagonisme idéologique, les crises éclatent, les tensions persistent et les conflits s'évanouissent pour mieux renaître de leurs cendres.

Si 1945 marque la fin du nazisme, 1991 scelle la fin du communisme soviétique. D'une certaine façon, la guerre froide naît des décombres d'une dictature pour s'achever dans ceux d'un régime totalitaire tout aussi infréquentable. Entre les deux grands vainqueurs du nazisme, les États-Unis et l'Union soviétique, il n'y a pas de confrontation ouverte. Une absence de conflit direct qui n'exclut pas les fronts chauds... La guerre froide n'est en effet pas exempte de conflits. Rapidement circonscrits? C'est aller un peu vite. De la Corée à l'Afghanistan en passant par le Viêtnam, trois longues guerres en particulier ont émaillé la période post-nazie. À elles trois, elles durent près de vingt ans. Deux d'entre elles concernent l'Amérique et une l'Union soviétique. Quelque 100 000 soldats américains et 50 000 paras soviétiques ont payé de leur vie le prix de cette guerre froide¹. Et pourtant, l'humanité s'enorgueillit d'avoir échappé au pire: l'holocauste nucléaire.

Les Russes ne veulent pas la guerre?

Aujourd'hui, nous pouvons l'affirmer, nous sommes tous des rescapés de la guerre froide, des miraculés de l'apocalypse. 1951, 1956, 1962, 1969, 1973, 1983 sont autant de dates qui rythment le déroulement de la confrontation Est-Ouest. Une constatation s'impose: à chaque crise, on montre sa force pour ne pas avoir à s'en servir, mais ce sont toujours les Soviétiques qui tranchent le nœud gordien. Catalyseurs de tensions, ils sont aussi ceux qui

1. Sans compter les victimes coréennes, vietnamiennes et afghanes. Plus de 10 millions de morts! Avec les conflits israélo-arabes, les chocs indo-pakistanaïes et les différentes guerres civiles liées à l'antagonisme américano-soviétique, on dépasse les 12 millions de victimes.

temporisent la situation. Invariablement, le scénario se répète. Pour ne parler que des exemples de Suez et de Cuba, à aucun moment, malgré ses déclarations tonitruantes, le numéro un soviétique, Khrouchtchev, ne désire déclencher les foudres nucléaires contre les Franco-Britanniques ou les Américains. Et lors de la crise des fusées d'octobre 1962, il serait plus juste d'affirmer que le Kremlin a mal mesuré la détermination de Kennedy.

Du pont aérien dans le ciel allemand au blocus maritime dans la mer des Caraïbes, les maîtres du Kremlin ont été sensiblement surpris par le degré de réactivité des locataires de la Maison Blanche. Résultat : lors de chaque bras de fer international, ce sont les Russes qui reculent. Comment expliquer de tels échecs ? Pour une raison majeure : l'URSS n'a jamais voulu la guerre ! En 1949, pour éviter tout incident, aucun tir de DCA soviétique n'a abattu d'avion américain dans le ciel berlinois. De la même façon, aucune torpille communiste n'a envoyé par le fond le moindre destroyer américain (merci Arkhipov¹ !). Dès l'instant où les dirigeants soviétiques ont la conviction que leurs adversaires idéologiques sont prêts à aller jusqu'au bout, ils font marche arrière. *A contrario*, ils vivent dans la certitude que l'avenir sera rouge. Le temps joue en faveur du communisme, ils en sont intimement convaincus. « Nous vous enterrerons tous ! », déclare péremptoirement Khrouchtchev en janvier 1959.

Berlin cristallise alors toutes les tensions internationales ; deux mois plus tôt, le numéro un de l'URSS a instamment demandé aux Occidentaux de se retirer du secteur ouest de l'ancienne capitale du Reich. Une menace assortie d'un ultimatum ! De Staline à Brejnev, les dirigeants soviétiques sont persuadés que le capitalisme s'écroulera comme un

1. Voir épisode 4, p. 116.

château de cartes, en raison de ses contradictions internes et qu'à l'approche de l'an 2000, l'ensemble de la planète aura adopté le marxisme-léninisme. Dans cette perspective, la guerre mondiale est inutile, mais il faut faire en sorte d'être suffisamment dissuasif pour ne pas subir une invasion de l'adversaire. Le surarmement soviétique doit être davantage interprété en termes de défense que d'attaque. La conquête du monde, ils l'envisagent sérieusement – mais par l'intermédiaire de coups d'État, de crises économiques ou de révolutions fomentées par des communistes locaux. À défaut d'affrontement de chars, d'avions et de missiles, ils entendent remporter la bataille des images, celle aussi de la propagande, du contrôle des populations et des luttes sociales.

S'ils ne veulent pas détruire le monde, les Soviétiques aspirent en priorité à le changer, à faire en sorte que leurs adversaires adoptent leur système idéologique. En d'autres termes, la guerre froide est avant tout une confrontation psychologique où la lutte souterraine entre les agents secrets des deux blocs est essentielle. Elle dépasse largement le cadre militaire et ne peut être assimilée à aucun conflit antérieur dans la grande histoire du monde.

L'équilibre de la terreur

Quels que soient les moyens mis en œuvre lors de la guerre froide, on ne peut la comparer avec les deux grandes déflagrations de la première moitié du xx^e siècle. Non seulement ce conflit hors normes n'est pas comparable avec les deux guerres mondiales en termes de durée, mais les principaux protagonistes ne se sont jamais affrontés directement. Et si l'on a échappé au pire, c'est-à-dire à l'anéantissement nucléaire, on peut affirmer que c'est la perspective

d'une destruction totale et réciproque qui a empêché les deux superpuissances de s'affronter. Une bombe atomique « providentielle » en quelque sorte, un gage de paix sur fond d'apocalypse.

L'équilibre de la terreur générateur de paix, l'idée peut sembler paradoxale; elle a pourtant porté ses fruits. Pendant la seconde moitié du xx^e siècle, l'holocauste thermonucléaire est brandi tous les quatre ou cinq ans comme un véritable épouvantail. Durant quarante-six ans, la perspective d'une troisième guerre mondiale alimente les congrès, les manifestations et les débats télévisés.

Et une, et deux... et trois guerres mondiales?

Des futurologues aux voyants en passant par les médiums et autres astrologues, tous s'accordent à dire que la guerre est inéluctable – reste à savoir quand elle éclatera. Le pessimisme gagne même les militaires et les scientifiques. À commencer par Edward Teller, le père de la bombe H américaine. À plusieurs reprises, le prestigieux ingénieur n'a pas hésité à annoncer l'imminence d'une guerre nucléaire entre les États-Unis et l'URSS. Sans doute faut-il voir dans cette « prophétie apocalyptique » la volonté inavouée d'en découdre avec un ennemi communiste qui avait anéanti toute sa famille quelques années plus tôt... La troisième guerre mondiale, nucléaire par définition, a ainsi été annoncée douze fois depuis l'écroulement du III^e Reich. Des prédictions qui ne se sont pas arrêtées avec la fin de l'Union soviétique. D'aucuns prétendent même qu'elle aurait déjà commencé, sans s'annoncer, en 2014¹...

1. Depuis la création du califat de Daech.

Le conflit atomique évité à six reprises

1951. 1956. 1962. 1969. 1973. 1983. Ce sont incontestablement les années noires de la guerre froide. À six reprises, l'humanité a ainsi failli disparaître de la surface de la Terre. Du conflit intercoréen de 1950 à la crise des euromissiles, en passant par l'intervention franco-britannique à Suez, la guerre du Kippour et bien sûr la crise de Cuba, les fusées de l'apocalypse ont été à deux doigts de sortir de leurs silos. Sans compter un conflit d'envergure qui aurait pu éclater à la suite de la simple défaillance d'un ordinateur. En septembre 1983, à une centaine de kilomètres au sud-est de Moscou, dans un bunker souterrain de la défense soviétique, l'ordinateur qui surveille en permanence le ciel des États-Unis annonce par erreur le tir de plusieurs missiles atomiques américains en direction de la mère patrie. Sans le sang-froid d'un certain Stanislas Petrov, lieutenant-colonel de l'Armée rouge, sans doute le monde aurait-il disparu au cours de cette fameuse nuit du 26 septembre.

Si la Chine et les États-Unis font figure de cibles privilégiées des éventuelles frappes nucléaires, le Moyen-Orient constitue la principale poudrière du monde. Affaire de Suez et guerre du Kippour, à au moins deux reprises cette région est au cœur de « l'actualité de l'impossible ». Quand, en 1956, les Russes menacent ouvertement de détruire Paris et Londres au cas où les troupes franco-britanniques ne se retireraient pas de la zone du canal de Suez, moins d'une génération plus tard, c'est au tour des Israéliens de songer secrètement à riposter à l'agression arabe avec ses missiles sol-sol Jéricho. Si en novembre 1956, il s'agit d'une menace soviétique à l'encontre de la France et de l'Angleterre, en octobre 1973 on a affaire à une mesure ultime de survie envisagée par Israël contre ses voisins arabes.

A priori, trois puissances se partagent le podium de la fausse alerte nucléaire. Sur la plus haute marche, on retrouve l'Union soviétique.

Les Russes, champions de la fausse alerte nucléaire ? À trois reprises au moins, en novembre 1956, en octobre 1969 et en septembre 1983, Moscou menace de recourir à l'arme absolue, contre les États-Unis mais aussi contre la Chine. Le régime maoïste a en effet droit à un traitement de faveur. Si en avril 1951, c'est le général MacArthur qui songe à rayer la Chine de la carte, en octobre 1969, c'est au tour des Russes d'envisager le pire contre leurs anciens alliés asiatiques. Parce qu'une guerre a éclaté ? Non, en raison d'une simple escarmouche entre les deux armées rouges, sur un affluent de l'Ooussouri.

En 1962, à l'occasion de la crise des missiles de Cuba, le monde est véritablement au bord du gouffre. Cette fois, l'ambiance générale est au pessimisme. C'est à n'en pas douter la crise la plus aiguë de la confrontation Est-Ouest. Plus que toute autre crise de la guerre froide, celle de 1962 a vraiment failli conduire les États-Unis et l'Union soviétique à l'affrontement atomique.

Le 26 octobre 1962, à l'avant-veille du dénouement de la crise des missiles, plus de la moitié des Français et plus des deux tiers des Américains croient à l'imminence d'une guerre nucléaire entre les deux superpuissances. D'aucuns se réfugient à la campagne, quand d'autres se blottissent dans leurs caves ou vont se tapir dans des abris antiatomiques de fortune. On fait des provisions de nourriture ou on se précipite dans les églises pour prier dans l'espoir d'une intervention divine. Finalement, le 28 octobre, après quatorze jours de tension extrême, Khrouchtchev souscrit aux demandes américaines. L'humanité peut pousser un grand ouf de soulagement ; elle est passée très près de la catastrophe finale. Selon les experts, si la crise avait duré ne

fût-ce que quelques heures de plus, le monde aurait basculé dans un gouffre abyssal. Paradoxalement, seul le spectre de la guerre nucléaire a empêché l'irréparable.

Après l'épisode de 1962, la perspective d'une troisième guerre mondiale cesse d'être une chimère. À compter de la crise de Cuba, les congrès, les conférences et les émissions de télévision se multiplient pour débattre de la possibilité d'une destruction atomique mutuelle entre les deux superpuissances. La production cinématographique d'Hollywood illustre à elle seule cette obsession. Preuve en est la scène finale du film *La Planète des singes*, où l'astronote John Taylor ne peut cacher son amertume. « Ils les ont fait sauter leurs bombes ! Soyez tous maudits ! », s'exclame-t-il au pied de la statue de la Liberté à moitié enfouie dans le sable. En attendant une possible confrontation nucléaire, la menace communiste hante l'esprit des Américains. Les Russes font peur!...

De l'Union soviétique à la Corée du Nord

Aujourd'hui, en cette deuxième décennie du XXI^e siècle, si l'Union soviétique a disparu depuis plus de vingt-six ans, et ce sans provoquer la moindre effusion de sang avec les Occidentaux, le communisme stalinien sévit toujours en Asie du Sud-Est. Depuis la fin de l'année 1991, la Corée du Nord fait figure de dernier dinosaure d'un totalitarisme que l'on veut croire éteint. Mieux encore, en 2017, le régime entend rappeler son existence au monde en procédant au lancement de plusieurs missiles balistiques et en faisant exploser sa première bombe H. Son dictateur en herbe de trente-cinq ans, pourtant éduqué en Suisse, semble vouloir revenir à des temps qu'on croyait révolus. Comme aux pires moments de la guerre froide, la Corée du

Nord défie l'Amérique et la menace à son tour d'une destruction nucléaire. À deux nuances près: le dernier rescapé du communisme stalinien n'a ni les moyens ni le gabarit de l'ancienne Union soviétique. Depuis 1945, l'idéologie communiste a aussi perdu du poids... et de la crédibilité.

Nous ne sommes plus en 1950. Cette année-là, la Chine de Mao n'avait pas hésité à expédier 2 millions de volontaires pour épauler leurs camarades nord-coréens, « injustement agressés par les impérialistes des Nations unies ». Entre-temps, l'Union soviétique a implosé et l'idéologie communiste ne menace plus de se répandre à travers le monde. Une question alors se pose: Kim Jong-un veut-il vraiment anéantir l'Amérique, ou sa course aux armements nucléaires cache-t-elle d'autres ambitions? Les derniers événements corroboreraient plutôt une autre hypothèse. En juin 2018, à Singapour, a eu lieu une rencontre au sommet entre Donald Trump et Kim Jong-un, dont il semble que ce dernier soit sorti conforté. Le leader nord-coréen a confirmé vouloir suspendre les essais nucléaires et privilégier désormais le redressement économique de son pays. S'achemine-t-on vers un traité de paix entre les deux Corées? Loin de vouloir déclencher l'apocalypse, le jeune dictateur userait de la bombe atomique comme d'une assurance-vie pour le régime... L'avenir dira s'il compte vraiment y renoncer.